

SIGNIFICAÇÃO

REVISTA BRASILEIRA DE SEMIÓTICA



N.2 AGOSTO DE 1975

ÍNDICE

| | |
|--|-----|
| Apresentação | 7 |
| <i>L'Enonciation</i> – A. J. Greimas | 9 |
| → Estruturação do universo lingüístico: para uma hierarquização de critérios na descrição linguística – Ignácio Assis Silva | 26 |
| → Interpretação do interpretante: interpretante do código, interpretante do contexto e interpretante ideológico – Edward Lopes | 43 |
| A leitura do poético: questões de semiótica e de método – Alceu Dias Lima | 60 |
| Correlação entre mundo sensível e línguas naturais: problema dos verbos de comunicação – Diana Luz Pessoa de Barros | 80 |
| As leituras das isotopias espaciais em <i>Rotação</i> de Murilo Mendes – Jesus Antonio Durigan | 117 |
| <i>Aparição</i> de Vergílio Ferreira – análise e interpretação – Salvatore D'Onofrio | 144 |
| Análise semântica e análise documentária – Johanna Smit | 168 |
| O funcionamento metalingüístico do discurso em um poema de Drummond – Tieko Yamaguchi Miyasaki | 178 |
| Notas sobre método e ideologia em sociologia da literatura – Evaldo Amaro Vieira | 206 |
| Relações isotópicas e heterotópicas no universo semiológico – Cidmar Teodoro Pais | 217 |
| Aplicação de um modelo de leitura – Jeanne Marie Interlandi, Yara Sankis e Sônia Miziara | 228 |
| Figuração e situação de relato em <i>Vidas Secas</i> – Eduardo Peñuela Cañizal | 253 |

SIGNIFICAÇÃO

**REVISTA BRASILEIRA
DE SEMIÓTICA**

publicada pelo Centro de Estudos
Semióticos A. J. Greimas, com subsí-
dios da Faculdade de Filosofia, Ciên-
cias e Letras *Barão de Mauá*.

Conselho Editorial: Alceu Dias Lima,
Diana Luz Pessoa de Barros, Evaldo
Amaro Vieira, Ignácio Assis Silva.
Diretor Responsável: Jeanne Marie M.
de F. Interlandi.

**CENTRO DE ESTUDOS SEMIÓTICOS A.
J. GREIMAS**

Coordenação: Edward Lopes, Eduardo
Peñuela Cañizal, Ignácio Assis Silva,
Jesus Antonio Durigan.

SIGNIFICAÇÃO

**REVISTA BRASILEIRA
DE SEMIÓTICA**

Centro de Estudos Semióticos A. J.
Greimas – Rua Ramos de Azevedo,
423 – Jardim Paulista
Ribeirão Preto – Estado de São Paulo
14.100

Waldin Beirindas
Agosto / 75
W.P.

APRESENTAÇÃO

Revista do Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas, fundado em julho de 1973, em Ribeirão Preto, Estado de São Paulo, é publicada com o apoio financeiro da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras *Barão de Mauá*.

Interessada na construção de uma metalinguagem científica para a abordagem dos problemas semióticos, esta revista propõe-se a tratar:

1. da significação como semiose, ou seja, enquanto processo instaurador da relação intra-sígnica na construção dos objetos culturais, lingüísticos ou não;
2. da significação enquanto organização semiótica das experiências, ou seja, do processo pelo qual o sentido – substância do conteúdo – organiza-se em significado – forma do conteúdo;
3. da significação enquanto organização do percurso sintagmático configurador das diferentes modalidades semióticas de discurso;
4. da significação enquanto processo pelo qual as diversas substâncias através das quais se manifesta o conteúdo se recortam e se articulam para organizarem-se em formas de expressão;
5. da significação no âmbito da dimensão pragmática da linguagem – entendida como relação signo-usuários – que possibilita tratar das injunções ideológicas atuantes no discurso.

Este número de SIGNIFICAÇÃO homenageia o patrono do Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas, conforme decisão unânime dos participantes do curso sobre Semiótica da Narrativa por ele ministrado em julho de 1973, na Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras *Barão de Mauá*. Serviram de ponto de convergência para os artigos aqui reunidos os trabalhos já publicados de A. J. Greimas bem como a teoria desenvolvida no decorrer do mencionado curso, cujas idéias, desse modo, aqui se prolongam.

A Revista receberá a colaboração de pesquisadores interessados nos objetivos do Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas, qualquer que seja a orientação semiótica adotada nas suas pesquisas, reservando-se, entretanto, a Comissão de Publicações, o direito de selecionar dentre os trabalhos recebidos os que devam ser editados.

A língua oficial da Revista é o português; poderão ser aceitos também artigos redigidos em espanhol, italiano, francês ou inglês.

Relevé plateaux

L'ÉNONCIATION
(une posture
épistémologique)

Algirdas
Julien
Greimas

ou
balizas para
o fazez artificiais
da semiótica

La question que M. Lopes et M. Assis da Silva m'ont remise par écrit m'a fait beaucoup réfléchir; beaucoup, je ne dirais pas quantitativement mais qualitativement. C'est une question qui concerne un ensemble de problèmes fondamentaux et d'actualité. C'est-à-dire cela concerne la dichotomie énonciation-énoncé, la dichotomie langage objet-métalangage et le problème de l'isotopie, c'est-à-dire de la cohérence du discours. Ce sont là peut-être trois problèmes qui feraient chacun un chapitre de sémiotique.

La question est la suivante: est-ce que le passage du niveau de l'énoncé au niveau de l'énonciation n'est pas un passage du niveau de la langue objet au niveau métalinguistique, c'est-à-dire, est-ce que la dichotomie énonciation-énoncé est homologable avec la dichotomie métalangage-langage objet? Est-ce que la relation entre ces deux niveaux est la même dans un cas comme dans l'autre? C'est la première question. Ensuite, étant donné que le métalangage est selon Jakobson d'ordre métaphorique, que le métalangage est la métaphore du langage objet, toujours selon Jakobson, la négation du langage objet ne présuppose-t-elle pas une relation entre le premier carré logique et le second? Le premier carré logique serait celui dans lequel on peut résumer au niveau profond, disons, le contenu sémantique du langage objet; l'autre carré logique serait celui qui subsume le niveau du langage qui nie cet autre langage. N'y a-t-il pas, et, s'il y a en une, quel type de relation peut-il exister entre ces deux niveaux? Vous voyez que ce n'est pas la question, mais les questions. D'où mon désir de décomposer le problème et de vous dire un peu ce que je pense sur telle ou telle question et fournir en dernier lieu seulement la réponse à l'ensemble qui se trouve posé. La première partie traitera du problème de l'énoncé et de l'énonciation.

quadrad

ÉNONCÉ / ÉNONCIATION

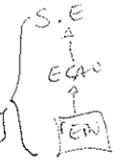
Disons donc que l'énoncé c'est un concept assez clair, c'est au fond la phrase linguistique dans ses éléments les plus simples, c'est-à-dire, c'est un énoncé élémentaire, soit sujet, prédicat, verbe, soit destinataire, message, destinataire etc. Peu importe pour l'instant. Cet énoncé est, comme le mot lui-même indique, ce qui est énoncé, ce qui est dit ou écrit, ce qui est communiqué finalement. On peut dire au fond que l'énoncé dans sa forme la plus simple peut avoir la forme canonique de l'énoncé phrastique, ou bien on peut considérer au sens large, que l'énoncé est ce qui est énoncé, c'est-à-dire, tout l'enchaînement syntagmatique qui transcende, dépasse les dimensions de la phrase et qui comprend donc le discours en tant qu'énoncé. C'est au fond, sous une autre terminologie, formuler le problème qui est un casse-tête pour les enfants en France dans leurs classes de Philosophie: *La pensée pensante pense la pensée pensée*. L'énoncé c'est cette *pensée pensée*, qui est la manifestation en termes psychologiques du processus de

énoncé →

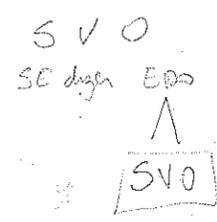
Def-
énoncé

pensée. Il est évident que pour que l'énoncé soit énoncé il faut qu'on l'énonce. Donc il faut que l'énoncé possède un prédicat, une fonction, enfin, l'énonciation. Et que s'il y a déjà un énoncé en tant qu'objet de pensée, d'énonciation, s'il y a le procès intitulé énonciation, cela présuppose l'existence d'un sujet de l'énonciation. Et nous avons finalement l'énonciation qui s'oppose à l'énoncé, mais qui possède, elle aussi, la structure de l'énoncé élémentaire, avec un sujet, un prédicat, et un objet, mais à ceci près que l'actant objet de l'énonciation est un énoncé. Je dis que je suis malade. Alors je sujet, dis verbe, et l'actant objet je suis malade. Donc je suis malade, c'est un énoncé, et je dis que c'est de l'ordre de l'énonciation. Seulement le problème se complique du fait que cette énonciation dans le cadre que je vous présente est également énoncée déjà. Donc on ne peut parler d'énonciation que dans la mesure où cette énonciation n'est pas énoncée. On peut donc donner une première définition de l'énonciation. L'énonciation est un énoncé dont seul l'actant objet est manifesté. Si cette énonciation n'est pas manifestée, comment on peut en savoir quelque chose? La seule réponse valable c'est qu'on peut en savoir quelque chose parce que l'énonciation possède une structure qui est celle de l'énoncé et que connaissant la structure de l'énoncé et connaissant un des éléments de cet énoncé qui est manifesté nous pouvons logiquement pressupposer l'existence des autres éléments de cet énoncé qui s'appelle énonciation. Nous savons que la présence de l'actant objet implique l'existence de l'actant sujet et que la relation entre l'actant sujet et l'actant objet est une fonction, est une relation prédicative. Nous partons de cette définition que l'énonciation est un énoncé. Alors si un des termes de l'énoncé est connu, les autres en peuvent être déduits. Ils sont présupposés logiquement. Donc l'énonciation ne peut être connue que sous la forme de présupposition logique et c'est la seule façon d'exister de l'énonciation. Toute la confusion vient du fait que le sujet de l'énonciation, qui est un sujet logique, est considéré par les linguistes et surtout par les littéraires et philosophes, comme un sujet ontologique. La confusion est simple parce que si je suis en chair et en os ici comme un être existant et je dis *La terre est ronde*, alors on dit que c'est Greimas qui est le sujet d'énonciation de cet énoncé *la terre est ronde*. Mais linguistiquement postuler l'existence de Greimas, signifie postuler l'existence d'un référent extérieur au langage. C'est antisaussurien et toute la sémiotique s'écroule. Parce que ceci consiste à dire qu'il existe une réalité extralinguistique que nous pouvons connaître par des méthodes qui sont linguistiques. Autrement si c'est par des méthodes qui ne sont pas linguistiques que nous connaissons, il n'y a pas de cohérence logique quand nous parlons linguistique. Et puis c'est la voie ouverte à toutes les philosophies, à toutes les psychanalyses et tout ce que vous voulez. Par conséquent, en littérature, qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que la principale con-

FAPS
 dénomination
 MS si possible
 mais l'actant
 a réalité
 existante
 mais
 de la



Beal S
 EAO que dit en
 le dit en



comme on
 agora
 as nri, on
 comme on
 (présence)
 en prose

lab et l'avis
 de nombreux
 de objets eds

quête, disons, de la sémiotique, est abolie et qu'on revient à la psychologie de l'auteur à la biographie et vous savez qu'elles en sont les conséquences. Et c'est tout de même une échappatoire. Si on se met à étudier l'idéologie, on réduira le texte à celui de sujet disons psychologique ou ontologique qui est en dehors. Au fond cela consiste finalement en une démission de la linguistique, puis que cela consiste à évacuer le texte, qui est un objet linguistique que nous étudions, vers quelque chose qui n'est pas linguistique, c'est-à-dire se demettre, demissionner de ses responsabilités et dire: maintenant ce sont les psychologues et les philosophes qui vont s'occuper de cela. Donc cela consiste à abolir l'objet linguistique. Voilà l'importance du choix. Je donne des raisons sentimentales et des raisons qui sont à l'appui des raisons logiques. L'attitude du linguiste devant le texte est de dire, avec Saussure, que le discours, le texte dans la mesure où il est manifesté, est la seule réalité dont la linguistique s'occupe. Et alors elle dit tout ce qu'elle peut dire à propos de ce texte manifesté, mais elle dit aussi que la linguistique ne prétend pas qu'il n'existe pas d'autres réalités, loin de là. Mais si elle a un projet de recherche cohérent, elle doit s'en tenir à ce qu'elle peut faire. Il ne s'agit pas d'être un homme universel, mais parce que la science se crée comme un point de vue sur le monde et non pas comme exploration, partout elle est une moyenne du monde. Chaque science est une approche seulement du monde. Alors nous avons notre approche et nous y restons. C'est capitale parce que c'est là par ex. le grand malentendu avec la linguistique américaine. Quand Van Dijk parle du récit, il parle des actions, il parle des humains, et des chiens, etc.. On ne sait pas alors s'il parle du texte, c'est-à-dire, des humains décrits, des actions décrites, des chiens décrits, ou bien s'il parle des actions réelles, des comportements humains. Il faut savoir de quoi on parle. Quand il parle d'un événement, est-ce que c'est de la description de l'événement qu'il s'agit ou est-ce que c'est de l'événement lui-même? C'est, typiquement, à l'heure actuelle, la démarche du néopositivisme anglo-saxon. Ce qui est symptomatique c'est déjà appeler les actants de noms propres, c'est-à-dire, c'est le nom qu'on donne aux choses, étant donné que les choses existent d'abord et puis on leur donne des noms. Pour nous le problème ne se pose pas en ces termes. C'est toute la tradition européenne, continentale, si vous voulez, de la linguistique qui est en jeu. Autrement si on postule l'existence du référent extérieur, on arrive à ces discussions interminables, auxquelles j'ai assisté souvent que se terminent par des disputes à savoir si les chimères existent ou non. Parce que si le mot chimère existe en tant que nom propre, il faut dénommer les chimères et si les chimères n'existent pas, qu'est-ce que c'est que ce nom? Des mots qui ne désignent rien du tout. Alors *les oiseaux ont des ailes*, ça va très bien et *les papillons ont des oreilles* (c'était la plaisanterie de P. Guiraud) n'est pas logique, parce que les papillons n'ont

relations d'ordre
 de texte
 comme de la
 structurés,
 comme à l'échelle
 approche de TEXTE
 PAR DESCRIPTION
 q. d. d.
 ab de
 PERCEPTION
 SÉMIOTIQUE??

As coisas existem de
 antes depois e nos
 damos o nome

o texto e
 a realidade
 da lab
 assim o
 d'express
 algébric
 e a realidade
 da mat-
 assim
 como p
 o Jombro
 era a
 realidade
 de l'ourd

pas d'oreilles. Comme en réalité les papillons n'ont pas d'oreilles, cette phrase est anormale. Toute la sémantique chomskienne est là. Alors tout ce qui est poésie, littérature, tout ce qui est concept philosophique, tout ce qui est idiotisme dans le langage, tout cela ce sont des anomalies sémantiques. Tout ce qui est le coeur même du langage s'est évacué comme anomalie. Pourquoi? Justement parce qu'il y a cette démarche première qui est néo-positiviste, qui postule l'existence des choses antérieurement au langage, et donc où le langage ne sert qu'à les dénommer et à dire un nombre infini de phrases sur le monde. Des phrases comme *les oiseaux ont des ailes* cela est correct, mais *les papillons ont des oreilles*, cela ne va pas. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas d'oreilles chez les papillons. Je ne veux pas continuer dans cette voie, je veux seulement vous dire que là il y a quelque chose qui relève du choix, des présuppositions philosophiques, dans le fond, que la logique n'est pas innocente en soi. Il faut être lucide et savoir ce qu'on choisit. De ce point de vue, ce qui est considéré comme anomalie pour vous, c'est le type même de l'existence du langage. Le langage est polyssémique, ambigu, est un instrument imparfait, mais c'est justement cela, je ne dirai pas, sa beauté, mais son efficacité. Parce qu'il est polyssémique, c'est pour cela qu'il est inventif ce langage, qu'il y a quelque chose qui distingue l'homme de l'animal et non pas parce qu'il dit des choses vraies établissant des correspondances entre les mots. Tout cela mène un peu loin. Je veux revenir à cette première définition que je vous ai donnée et dire que si nous avons affaire à un énoncé, alors, on peut toujours dire que cet énoncé, un seul, possède comme pressupposé une énonciation. Si vous entendez *la terre est ronde*, cela pressuppose que je dis que la terre est ronde. Ensuite, je peux enchaîner et continuer à dire: — Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas. Ce deuxième énoncé: *Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas* possède également un niveau de l'énonciation. Cela, veut dire: *Je dis: Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas.* Par conséquent si un énoncé est conçu non pas comme une seule phrase, mais comme un enchaînement discursif, chaque énoncé possède son énonciation. Il y a donc une récurrence d'énonciation qui accompagne la totalité du discours. Et cette récurrence constitue ce qu'on peut appeler un niveau énonciatif. Donc il n'y a pas une seule énonciation, tout le discours est connoté par l'énonciation, si on peut dire. Connoté dans le sens vulgaire, non scientifique. De ce point de vue, on peut dire que le fait de la récurrence et la définition d'énonciation nous permettent de postuler l'existence d'un niveau isotope de l'énonciation recouvrant la totalité du discours. Ce niveau isotope peut être conçu de deux manières: ou bien sous forme de niveau toujours implicite ou bien sous forme d'une énonciation explicitée, qui est devenue énoncé. Ce n'est pas compliqué à comprendre. C'est peut être quand on dit les choses que cela se complique. Je m'adresse à une jeune-fille et je

lui dis: *Vous êtes belle.* Cela veut dire je dis (énonciation): *Vous êtes belle.* Je peux dire *je dis que vous êtes belle.* Ce *je dis que vous êtes belle* pressuppose *je dis que je dis que vous êtes belle... je dis que je dis que je dis... que vous êtes belle.* Donc, à chaque moment il y a un petit jeu, au sens de jouer, qui fait que nous pouvons expliciter l'énonciation, mais en l'explicitant nous implicite l'énonciation vraie, vraie au sens trivial. Je veux dire tout simplement que le discours est susceptible de comporter un niveau disons d'énoncé de type constatif ou descriptif, comme *la table est ronde* ou *la terre tourne*, et puis des énoncés qui sont d'anciennes énonciations énoncées, du type *je dis, je pense, je crois, il me semble, il faut* etc. Il faut donc, démissionner cette affaire. Il faut dire que le discours comporte lui et le niveau de l'énoncé et le niveau d'anciennes énonciations qui sont énoncées. Mais évidemment ces deux niveaux pressupposent un troisième niveau, qui est, lui, implicite toujours. C'est-à-dire, le sujet de l'énonciation n'est jamais saisissable et tous les je que vous trouvez dans le discours énoncé ne sont pas de sujets d'énonciation, ce sont des simulacres. D'où la difficulté et le problème qui est formulé en termes aussi naïfs que *Qui parle?* dans le discours. Les différents je que vous trouvez dans le discours, ce sont déjà des je parlés et non pas des je qui parlent. Parce que le je de l'énonciation est toujours occulté, est toujours sousentendu. Cela est élémentaire. Il faut toujours sousentendu. Cela est élémentaire. Il faut toujours garder présent à l'esprit ces choses là quand on parle de l'énonciation. Si on peut dire que l'énonciation est métalinguistique par rapport à l'énoncé, du fait que cette énonciation peut être énoncée, elle-même, elle pressuppose un niveau *métalinguistique* et ainsi de suite. Je garde ce terme de méta-linguistique entre guillemets pour le moment parce qu'il faut s'interroger justement sur le type de relation qui existe entre l'énonciation et l'énoncé. Quelle est cette relation finalement? La définition que je propose c'est la définition qui est celle du tout à la partie. C'est-à-dire que si vous avez une structure élémentaire, alors la définition de la structure c'est la relation existante entre deux termes. Mais cette définition est incomplète parce qu'il faut qu'elle soit accompagnée d'une deuxième définition, étant entendu que la structure elle-même est quelque chose de plus que la somme des deux termes. C'est-à-dire que la totalité est un concept qui comporte un surplus de signification par rapport à ses éléments. Autrement il s'agirait d'une petite arithmétique qui consisterait à prendre des unités, à les séparer et à les réunir; il s'agirait donc d'opérations discrètes. La structure possède un aspect analytique, et donc décomposable en éléments, mais elle est autre chose que la somme des éléments. Si nous avons donc la définition de l'énonciation et nous disons que l'énonciation est un énoncé qu'elle possède la structure de l'énoncé, qu'est-ce que c'est que l'énoncé dans cette énonciation? C'est un actant objet, c'est-à-

dire, c'est un des termes structuraux, tandis que l'énonciation c'est le tout. Si l'énonciation est la totalité et si l'énoncé est une partie, alors la relation entre l'énonciation et l'énoncé est du type tout à la partie, c'est-à-dire, une relation, dans la terminologie que je n'aime pas, qui est celle de Jakobson, une relation métonymique et non pas métaphorique. Moi, dans ce cas, je préfère employer le terme d'hypotaxe. Je dirais qu'il y existe une relation hypotaxique. Par conséquent si on peut s'imaginer un niveau des énoncés d'ordre descriptif et si, dans un autre niveau, celui des énonciations déjà manifestées, qui est un niveau supérieur et, nous avons reconnu, ce niveau récurrent, alors il y a le problème de la relation entre ces deux niveaux, disons en principe que la relation énonciation-énoncé, même si cette énonciation est déjà énoncée, est de type hypotaxique. La métonymie est une figure qui comprend énormément des choses. Il vaut mieux éviter cette terminologie. Mais elle est utile dans ce sens que par tradition, depuis cet article de Jakobson on oppose toujours la métonymie à la métaphore. Il faut garder la métonymie à l'esprit et puis essayer de voir ce que c'est que la métaphore au sens jakobsonien. Laissons donc présent à l'esprit cette existence des deux niveaux au moins, avec une relation hypotaxique entre les deux. Avant de passer à la métaphore et au métalangage, il faut compléter et dire un certain nombre d'autres choses sur l'énonciation. Je reviendrai à ce problème. On peut définir le métalangage comme la relation entre deux niveaux, en disant qu'un type de ces relations est la relation hypotaxique. Il faut toujours garder présent à l'esprit ce qu'on entend par ce type de métalangage, parce que s'il y a la relation métaphorique, je ne dis pas ce qu'elle est, ce sera un autre type de métalangage. La question qui se pose ensuite est une question purement pragmatique. Faut-il garder un seul et même terme de métalangage pour ces deux types de métalangages? C'est une question pratique et non pas théorique. Revenons à cette définition d'énonciation comme énoncé. Puis qu'il s'agit d'un énoncé, cet énoncé comporte donc des actants et on voit que cette énonciation, du fait de sa structure, peut se développer en une structure actancielle. La question fondamentale, je dis fondamentale lorsqu'il s'agit de choix épistémologique, c'est de considérer ce que c'est que cet *infra-speech* ou bien cette énonciation. S'agit-il d'un act absolu en quelque sorte, créateur du discours, c'est-à-dire, s'agit-il d'un faire discursif, d'un faire dire, ou d'un faire savoir qui n'a pas de conséquence, une sorte de rhétorique, de grandiloquence? Moi, sujet absolu en soi, je suis là et je parle, je dis. C'est tout à fait caractéristique que dans cette perspective, où seul le sujet parlant est en cause, se développent les mythes, les métaphores de la créativité. Mais quand il s'agit de faire dire il y a certainement un faire, mais il y a aussi un faire savoir, c'est-à-dire il y a un transfert du savoir. Le sujet de l'énonciation n'est pas seulement

un simple sujet qui fabrique des messages, des énoncés, mais c'est aussi un sujet qui transmet le savoir: Donc il est non seulement sujet d'une phrase du type sujet-objet mais il est également destinataire d'une énonciation qui peut s'écrire comme destinataire-destinataire. Et alors vous voyez que la grammaire générative est obnubilée par cette problématique de l'énonciation mais qu'elle oublie qu'au bout du fil il y a celui qui écoute et qu'il y a aussi le destinataire. Si on parle de la compétence du sujet parlant, il faut parler en même temps de la compétence du sujet écoutant. Je ne veux pas aller très loin, je veux dire seulement que ce qui est implicite dans une énonciation à partir de l'énoncé est une structure actancielle. Ce n'est donc pas étonnant donc qu'un Beckett ou qu'un philosophe comme Destutt de Tracy, qui est étudié par Rastier, en faisant son discours philosophique, l'un, et l'autre un discours littéraire qui détruit l'énoncé en tant que récit, fassent apparaître la problématique de l'énonciation sous forme d'une structure actancielle où apparaît l'objet, le destinataire, les adjutants, les opposants à l'intérieur d'un discours qui a une prétention ou bien philosophique, c'est-à-dire, scientifique à l'époque, ou bien un discours qui veut détruire l'énoncé, qui fait surgir à ce niveau une sorte de métalinguistique qui fasse apparaître une structure actancielle.

Passons maintenant à la maladie de notre temps qui consiste à considérer son propre nombril. J'écris et qu'est-ce que je fais quand j'écris? à quoi ça rime d'écrire? Cela c'est la problématique des dernières cinquante années de la poésie et de l'écriture. Je cherche à ridiculiser, mais je ne veux pas dire que ce n'est pas un problème important. Mais si on a le sens du relatif, si on regarde les sociétés humaines dans leur totalité, on voit ce que c'est. Ce n'est pas le summum de l'histoire, ce n'est pas quelque chose d'unique au monde, le fait qu'il y a des gens qui vivent, qui racontent des histoires pour dire autre chose que de considérer par la loupe ses propres mouvements gestuels d'écriture. Peu importe, ce sont là des jugements de valeur. C'est à mettre entre parenthèses. Mais je veux dire seulement que la rupture épistémologique de tout cela c'est un européocentrisme poussé à l'extrême. Cela consiste à considérer que la règle, ou bien l'histoire ne se place qu'à un certain endroit du monde et c'est là qu'elle progresse et que partout ailleurs l'humanité est dans d'obscurantisme, dans l'ignorance. C'est toute une conception donc de l'histoire totale qui est peut-être valable au niveau du développement des structures économiques. Mais si on prend la problématique des cultures et si on veut y introduire le concept de progrès, elle ne donne pas des résultats convaincants. Ce que je veux dire c'est que si la structure actancielle de l'énonciation peut être ainsi explicitée, développée, surarticulée et donner lieu à des oeuvres entières et de masses totales, l'en est aussi

le prédicat de cette énonciation. C'est-à-dire le processus de l'écriture, ou le processus de la communication peut, lui aussi, être exalté, hypostasié et donner lieu à d'autres types de contenus à d'autres isotopies donc de discours. Cela peut être le problème de la communication, de l'authenticité de la communication entre les hommes. Comment dire pour être cru, comment dire pour dire la vérité. C'est encore une problématique, tout un art de plaire, qui se développe à partir de là. Toute la distance entre St. Vincent de Paul et Bossuet dans le contexte français se situe là. St. Vincent de Paul, qui était un maître de rhétorique, disait qu'il faut dire l'Évangile, il faut dire la bonne nouvelle: elle passe, il n'y a pas de problème, si vous dites vraiment. Cela supposait probablement que si vous assumez ce que vous dites entièrement, celui qui est à l'autre bout du message acceptera et assumera également la même foi. Tandis que, pour Bossuet, pour que la communication passe, il faut l'ornementer, il faut plaire, et toute une rhétorique s'ajoute comme le moyen de persuasion, le moyen de faire passer la message. Tout cela ce sont des problématiques qui ne sont pas neuves, elles se situent au niveau de l'explicitation de l'énonciation. On voit maintenant cette exaltation à propos de l'écriture. Dans les sociétés à écriture, l'acte de la communication est médiatisé, c'est-à-dire, il n'y a pas un face-à-face du destinataire et du destinataire qui assure, par d'autres sémiotiques, la sémiotique des langues naturelles, le passage du message. C'est la différence entre la sémantique structurale que vous lisez chez vous et la communication que nous cherchons à établir. Vous trouverez peut-être plus dans les textes écrits que dans les textes parlés. Mais il y a à côté des paroles, des messages qui passent, d'autres sémiotiques gestuelles, visuelles, le langage des yeux, comme on dit, et le langage de l'intonation, le langage de la conviction. Il y a une totalité de sémiotiques qui est subordonnée, disons, à la parole, mais qui font que la communication passe. On peut dire même que dans la communication amoureuse le verbal disparaît, reste enfin la communication tactile, la communication olfactive, peut-être qui est la plus intense, la plus authentique. Il y a le problème de cette communication qui est encore une problématique qui peut-être comprise comme une problématique de l'énonciation explicitée. Finalement, vous voyez ce que je veux dire, ce à quoi je veux venir. C'est-qu'il y a, donc, si on peut essayer de prendre une culture donnée et de la définir comme un ensemble de systèmes de valeurs, l'ensemble des micro-univers sémantiques, qui se rattachent à cette problématique de l'énonciation explicitée, et il ne faut pas considérer que notre siècle, notre époque, a le privilège de ceci. Vous trouverez certainement dans les poésies très anciennes, dans la poésie arabe, dans la poésie indienne, que je connais un petit peu, les problèmes de la communication qui sont à la base même, qui constituent l'isotopie de base des poèmes, des textes. Maintenant, l'écriture. Pourquoi l'écriture?

C'est parce que l'écriture c'est ce qui reste, c'est ce qui est matériel. À côté il y a une mythologie qui s'est créée à l'heure actuelle avec Derrida, grâce à Derrida un peu, mais ensuite reprise par d'autres idéologies qui fait qu'en écrivant, l'homme touche la matière, que la parole cesse d'être enfin un *flatus vocis* qui s'envole, tandis qu'ici l'homme, l'écrivain, devient producteur. Et le pauvre type qui est l'écrivain d'aujourd'hui, il veut s'identifier au processus de production, il veut devenir producteur. Générer devient produire, et le sujet de production c'est l'écrivain. Il énoblit sa situation s'identifiant avec d'autres travailleurs et, en même temps, il érige un autre mythe, celui de la transformation du monde par l'écriture. Comme un ouvrier transforme le monde de ses mains, l'écrivain, lui, transforme matériellement l'écriture et il fait la révolution. Un des thèmes d'un livre de Sollers qui est représentatif de cette tendance, c'est que le monde c'est justement la mise en place de trois isotopies: écrire, faire l'amour et faire la révolution. Et c'est la même chose: identification de ces trois isotopies. Ensuite, puisqu'il y a identification et égalité entre ces trois isotopies, on n'a plus besoin de faire un récit cohérent; on peut consacrer une séquence à la révolution, une séquence, une scène au lit et puis une troisième séquence d'écrivain qui écrit. Le récit progresse de cette manière en sautant d'une isotopie à l'autre, puisqu'elles sont identiques. On peut, c'est une manière de plaisanterie, mais je crois que c'est sous forme caricaturale qu'on peut comprendre le sens de cette exaltation de l'écriture qui ensuite, en cherchant des fondements historiques, condamne Saussure par exemple parce qu'il n'a pas attaché de l'importance à l'écriture, qui est un acte antérieur à la parole. Comme quoi l'humanité a commencé d'abord par écrire et ensuite seulement par parler. Il y a toute une généalogie, une archéologie à faire à ce sujet. Voyez les termes à la mode que j'utilise. Ceci pour situer de nouveau la problématique à l'intérieur pour que vous soyez avertis des problèmes. Ma situation sur le plan personnel est délicate. Vous avez eu la gentillesse de m'inviter, alors donc c'est que vous voulez m'écouter. Vous voulez écouter ce que je pense. Seulement, je ne suis pas la seule tête pensante à Paris, il y en a d'autres. Il faudrait, il faut absolument que je parle des autres, mais parler des autres et ne pas dire ce que je pense serait aussi malhonnête. Vous voyez, cette histoire du mensonge tourne en rond et on ne sait plus comment s'en sortir. Je ne sais pas si ma position est la plus honnête possible dans la situation donnée, mais enfin je me suis dit qu'il faut quand même jouer cartes sur table. Donc je vous dis que je dis ce que je pense, je dis ce que les autres pensent et je dis ce que je pense des autres qui pensent et je vous avoue en quatrième position que ce sont des jugements qui comportent une valorisation, qui ne sont pas de jugements dits objectifs. Là vous avez quatre méta-métalangages et vous pouvez choisir l'instance qui vous convient. C'est parce qu'il est

extrêmement difficile même en science d'être honnête. On ne sait pas comment se débrouiller. Évidemment je peux dire comme Descartes *larvatus prodeo* et vous raconter des histoires en me cachant sous le paravent de la science. J'utilise le paravent scientifique, mais je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis moi-même aveugle. Passons encore à d'autres problèmes.

L'énonciation me paraît comme le lieu de ce que Jakobson avait présenté d'une manière très intéressante sans que cela soit encore étudié, analysé suffisamment, comme le lieu de l'embrayage, des *Shifters*. Parmi les embrayages qu'on rencontre, il y en a trois principaux, comme vous le savez, l'embrayage actantielle, l'embrayage temporelle et l'embrayage spatiale. L'embrayage actantielle est, relativement simple; c'est quand le sujet de l'énonciation implicite pose par exemple un *il* qui parle dans le discours, dans le discours énoncé. Qu'est-ce qu'y passe? C'est qu'il s'établit une certaine relation entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé qui n'est pas le même. Il y a un écart, il y a une typologie de ces relations à faire, mais à condition toutefois d'introduire dans cette typologie le *je* qui est de l'énoncé, c'est-à-dire en se demandant en premier lieu quelle est la relation entre le *je* de l'énonciation et le *je* de l'énoncé. Quand je dis *je dis*, ce n'est pas le sujet de l'énonciation. Le *je* implicite n'est pas le même que le *je* explicite. Voyez comment lire le roman de Proust, du groupe qui, avec André Gide et la fin du XIX^e siècle, commencent, eux, par une écriture en *je*. Évidemment c'est un mensonge comme un autre. Seulement peut-être un peu plus subtil que d'autres. Mais les deux *je* ne sont pas identiques. C'est le genre de constatation que l'on peut faire sans que pour autant à partir de ces constatations on puisse encore établir un système d'embrayage avec une justification sémantique suffisante. C'est un problème qui est capitale pour une étude des textes littéraires encore plus modernes. Même les groupes de sémiotique religieuse qui étudient l'Évangile se butent contre ces difficultés, parce que dans les textes même simples, c'est compliqué. Prenez un petit poème de Michaux, étudié par Houdebine dans ces *Essais de Sémiotique Poétique* que j'ai finis il y a deux ans. Il y a quatre ou cinq lignes, c'est un poème en prose. Il y a le *je* de l'énonciation qui se pose comme un *il*. Il y a deux ou trois lignes en *il*. Puis, il commence à s'adresser à quelqu'un qu'il appelle *tu*. Il institue, donc, dans les deux autres lignes le type de communication *je-tu*. Tandis qu'il y a un *je* relativement simple qui est le passage, la reprise de ce *il* dont il faut définir la position par un *je*. Et finalement, qui est le *tu*? Le *tu*, c'est également le sujet de l'énonciation parce que, en parlant, c'est encore une procédure poétique fréquente, on parle à un *tu* qui est en réalité un *je*. Ce sont ces *je* de l'énonciation explicitée qui constituent un domaine de

recherche en soi, qui relève, je crois, de l'énonciation proprement dite. Ces sont toujours les problèmes de l'énonciation-énoncé, c'est-à-dire, de deuxième niveau, parce que ce qu'Edmond Houdebine a dit c'est qu'il a décrit la première partie du poème avec *il* avec plus ou moins de sympathie, mais quand il a trouvé ensuite la structure de *je* et *tu*, alors il part: C'est un poète. Pourquoi? Il s'agit de l'énonciation parce que l'énonciation c'est un mot à la mode. Mais il ne faut pas être naïf. Il ne faut pas être dupe de cette sorte de découverte. Ce sont des formes qui existent et peut-être que le *il* qui est dénigré du point de vue de la créativité, est peut-être à côté du cheval une des grandes conquêtes de l'homme. J'avais à répondre à de tas de questions pour un ouvrage qu'on est en train de fabriquer maintenant, qui s'appelle *Discussing Language* qui est une anthologie de dix interview avec les linguistes représentatifs du monde. On a pris cinq américains, cinq européens et on les a interrogés, et chacun a fourni une interview de cinquante pages, c'est-à-dire qu'on parle de tout. On a interrogé ce que je pensais de la spécificité des langues naturelles. J'ai dit que contrairement à ce qu'on pense généralement, avec la compétence innée ce qui me paraissait caractériser le plus le langage humain c'est la possibilité de poser des *ils*, c'est-à-dire, des sujets sans rapport avec la situation du message et avec le sujet de l'énoncé, comme des actants extérieurs et puis dire quelque chose sur le monde, ce que les animaux sont incapables de faire. Tandis que si on prend les catégories innées, c'est-à-dire, les énoncés attributifs, parlant du *je*, c'est la propriété des langages animaux spécifiquement. C'est-à-dire tout ce que nous appelons le langage des sentiments, tout cela c'est une chose que l'humanité a en commun avec les animaux. Et par contre ce que l'humanité n'a pas en commun avec les animaux c'est ce qui est déprécié, dévalorisé actuellement. Tout cela vous le connaissez plus ou moins dans les principes. Je vous les rappelle brièvement: s'il y a une situation d'ici et de là, c'est la situation de la communication. Et puis il y a un ailleurs, qui est un lieu quelconque en dehors de la situation de l'énonciation. C'est normal qu'il existe un ailleurs (sur le plan temporel, un *alors*). Je ne sais pas comment c'est en portugais, mais en français un *alors* peut être situé dans le passé, dans le futur, dans le présent. Ce qui est important c'est que des systèmes temporels et spatiaux indépendants peuvent être ainsi construits à partir de cet *alors* et à partir de cet *ailleurs*. Et c'est là la possibilité pour l'esprit humain de se représenter des choses comme dans une projection objectivante. Et c'est peut-être la condition de la science évidemment. Il y a autre chose aussi, la qualification, dans l'énoncé, qui se retrouve à tout moment et qui relève toujours du sujet d'énonciation, c'est-à-dire, tout un système d'estimation, d'évaluation. Quand vous dites: *Cette route est large*, qui que ce soit qui dise le *je* ou le *il*, le fait de dire que c'est *large* est un phénomène d'es-

timation, disons, subjective, relevant du sujet. Donc les systèmes de valeurs qui fonctionnent comme s'ils étaient objectifs, comme s'ils relevaient de l'énoncé, sont finalement liés à l'énonciation. Les adjectifs vulgairement sont divisés en deux classes. On peut dire d'un côté *La route est large ou étroite et d'autre qu'elle est départementale. La route est départementale* est le résultat de l'embrayage. Son caractère départemental, national, ne relève pas du sujet de l'énonciation. Finalement on peut faire le partage dans le discours des différents éléments qui sont tout aussi réductibles et qui relèvent d'un niveau et de l'autre. Autre chose en passant: l'énonciation est le lieu de la véridiction. Quand je dis par ex. *la terre est ronde* c'est entre le *je dis* implicite et *la terre est ronde* que se situe encore une modalité qui est de l'ordre de *il est vrai que la terre est ronde*. C'est-à-dire que je transmets non seulement le message, mais aussi mon estimation du caractère plus ou moins véridique de cet énoncé. Et alors, il y a là beaucoup de choses à dire sur ce que certains appellent les degrés de vérité. C'est idiot comme expression, mais vous voyez ce que cela veut dire: le langage scientifique est tel que ce n'est pas seulement le sujet de l'énonciation qui attire chaque fois un *il est vrai... il est vrai que...*, mais il faut que le lecteur, le destinataire entre dans le jeu et accepte cette règle. C'est-ce qu'on appelle le contrat énonciatif qui se constitue. C'est ce que nous avons dit à propos du **Petit Poucet**. C'est accepté comme une histoire vraisemblable et c'est en même temps connu qu'il s'agit d'une histoire, d'un conte. Je ne prétends pas donner la solution de ce genre de problème, mais c'est un grand chapitre, qui est à poser. En ce qui concerne le langage scientifique, on peut ajouter que là encore une troisième explication du métalangage, c'est-à-dire que chaque énoncé du type *il est vrai que la terre est ronde* est appuyé sur toute une argumentation, ou bien démonstration scientifique, sur un autre discours qui lui est parallèle et qui fonde cet énoncé. Ceci caractérise le discours scientifique. C'est-à-dire que finalement une équipe de savants travaillent au laboratoire, font des expériences. Cela signifie qu'ils font un discours mi-gestuel, mi-linguistique et tout se résume en un seul énoncé comme résultat de cette recherche, qui, lui, est transposé dans le scientifique avec la mention *il est vrai que etc.* Et pourquoi il est vrai? Parce qu'il y a un autre discours qui soutient cette vérité. Cela est peut-être un cas d'hypertrophie, de développement. Nous aurons l'occasion à propos de Maupassant de voir cela, que quand il s'agit de fonder un certain type de vérité, un certain type de mensonge, un certain type de secret, comme je vous ai montré sur le carré, il se développe des sousdiscours particuliers qui sont des discours qui relèvent d'un faire persuasif de la part du sujet, qui relèvent de la part du destinataire et qui relèvent d'un faire interprétatif de la part du destinataire. Il est caractéristique qu'à côté de ce discours persuasif, apparaît un discours in-

terprétatif parce qu'il y a un auditeur. Par ex. je parle, je parle et je parle, et vous, vous interprétez. Certaines choses vous les acceptez, d'autres vous les rejetez. Vous donnez un degré de véridiction à ce que je dis. Cela se passe au niveau implicite. Mais cela se trouve explicité puisque comme destinataire et destinataire nous pouvons être transposés dans le discours et nous retrouver comme des actants à l'intérieur du discours. Qu'est-ce qui se passe? Moi en tant qu'actant, en tant que *il* quelconque, je dis ceci: *je vois qu'il ne croit pas*. Alors je donne d'autres arguments, je développe tout un faire, toute une technique persuasive. En face de moi, se trouve quelqu'un qui dit: *il le dit, mais qu'est-ce qu'il est? , où est la vérité?* Et il décode le discours, mais toujours sur ce plan donc de la manipulation des modalités du vrai et du faux. Ainsi, pour **La Ficelle**, ce qu'on voit très bien de Maître Hauchecorne, lorsqu'il trouve la ficelle, c'est qu'il fait un discours persuasif qui est d'ordre sommatique, c'est-à-dire, fait semblant d'avoir cherché et ne pas avoir trouvé. Sur le fait, sur l'énoncé narratif de trouver la ficelle, se développe un autre niveau qui est celui de faire semblant d'avoir cherché quelque chose et n'avoir rien trouvé. C'est un autre discours, parce qu'il y a un spectateur, parce qu'il y a un destinataire de son faire sommatique. C'est pour dire qu'il s'agit de sémiotique et non pas seulement de langues naturelles, c'est-à-dire, il fait ce discours persuasif gestuellement. Et alors son ennemi qui le regarde là, il donne une interprétation de ce faire. Et son interprétation c'est qu'il a voulu camoufler seulement ce qu'il avait trouvé. mais il a voulu faire semblant de ne pas avoir trouvé. C'est encore une dimension qui à partir de constatations comme *il est vrai que la terre est ronde* se développe dans le discours, tout un discours de la véridiction et qui peut avoir deux dimensions: ou bien se trouver implicite dans notre dialogue, où moi, j'utilise de manière plus ou moins occultée des modalités pour vous persuader, et vous, vous interprétez mon discours; ou bien, cela peut être toujours explicité et transporté dans le discours. Vous voyez ce que je veux dire, cela vous intéresse en premier lieu, que, si le récit est le simulacre des situations sociales, finalement les formulations et les formulations du récit peuvent être transposées dans la vie sociale elle-même et avoir le même jeu qui se joue entre nous qui sommes tous plus ou moins masqués, qui jouons des rôles, qui voulons persuader, persuader que c'est vrai, persuader que c'est faux, faire semblant que c'est le mensonge, qu'il y a des choses qui se cachent derrière les choses. Tout cela sont des catégories simples, que j'avais mis sur le carré. Il y a des choses plus compliquées certainement et c'est tout un jeu de la véridiction, qui constitue le référent social. Qui constitue au fond une syntaxe connotative du langage humain, de la communication humaine. Ce qui est important ce n'est pas tellement ce que les gens disent, mais ce que je pense que les gens disent.

La communication directe est relativement peu de chose par rapport à cette grammaire que j'appelle la grammaire socio-sémiotique qui est sous-jacente à la communication. Je ne parle que de modalités, mais il y a des catégories sémantiques bien connues qui sont en jeu. Par exemple des relations entre inférieur et supérieur, des relations entre homme et femme, des relations avec celui qui est connu et l'étranger. Le type de discours qu'on tient est différent dans ces cas. Ce qui se passe ce n'est pas simplement quelque figure textile, c'est toute une syntaxe très complexe qui est en jeu. Quand je parle et je m'adresse à une femme, sans y réfléchir je formule ma phrase, mon discours, d'une certaine manière qui n'est pas la même. Si cette femme est plus âgée que moi, il y aura d'autres connotations, si elle est plus jeune, d'autres encore. Dans la réponse que vous adressez, vous êtes inconsciemment conscient qu'on s'adresse à vous comme à une femme, alors vous ferez un discours de celle à laquelle on s'adresse comme à une femme et qui s'adresse à un homme. Il y a donc un jeu psycho et socio-sémiotique complexe qui relève de ce que Hjelmslev appelle le langage de connotation. Il y a en quelque sorte un passage qu'on peut ménager, en parlant de l'énonciation, entre ce qui est présenté dans des textes comme des simulacres de communication sociale et ce qui est la communication sociale elle-même. Qu'il n'y a pas finalement de rupture, de solution, qu'il y a au fond le langage. Le récit, le discours, c'est encore un lieu privilégié où on peut étudier cette grammaire socio-sémiotique et vice-versa. Il y a des recherches par exemple sur la conception de l'honneur et de l'honnêt-homme au XVIII^e siècle. Tout cela c'est l'image, une projection d'images entre les gens en état de communication. Si vous savez que vous parlez à un honnêt-homme, vous avez un certain nombre d'obligations et puis il y a un personnage à qui vous vous adressez. Vous ne vous adressez pas à un personnage en chair et en os, à un sujet ontologique mais à une construction logique de rôle. J'ai voulu terminer mon discours sur cette énonciation par une paraphrase: Hors du texte, point de salut. C'est-à-dire que tout ce qu'on peut extrapoler vient du texte. C'est pour cela que j'insiste sur l'énonciation énoncée, donc existant déjà. On ne peut parler que de choses à partir du texte, qu'on décèle dans le texte. Qu'est-ce qui permet à Chomski de parler compétence? Pourquoi? Parce qu'il est philosophe? parce qu'il est psychologue? ou autre chose? La compétence n'est pas dans le texte. Par conséquent il faut trouver dans le texte des éléments suffisants pour construire par présupposition logique le concept de compétence. Quand en parlant de l'honnêt homme au XVII^e siècle, j'ai dit qu'il y a une structure sociale, j'ai voulu demander comment pouvons nous connaître l'homme si ce n'est pas par les textes? On prend le roman *La Princesse de Clèves*, disons, on l'analyse et on retrouve ces attitudes, ces rôles socio-sémiotiques qui sont joués.

Maintenant, puisque l'énonciation a cette faculté d'être énoncée, on peut donc dire ce qui est l'énonciation non énoncée, implicite, et c'est dans ce sens qu'on peut parler de la grammaire socio-sémiotique parce que nous la reconnaissons dans les textes. Ceci ne suffit pas encore. Il y a la théorie des langages de connotation. Cette théorie des langages de connotation, chez Hjelmslev, consiste à dire que s'il y a un métalangue, un langage objet, il y a aussi des connotateurs qui peuvent être réunis et qui sont présents, dans les textes manifestés, mais à condition de les réunir en souscodes, soussystèmes, ils rendent compte de ceci ou de cela. Hjelmslev est très peu explicite sur la question. J'ai extrapolé à outrance, il y reste très peu de Hjelmslev dans cette affaire et je vous indique mes sources. La connotation, je parle de la connotation sociale, elle est, elle doit être présente dans le texte. Seulement elle est présente de manière erratique, diffuse. Donc il est difficile de construire des modèles, de faire une description sémantique de cette manière là. Mais ce qui nous vient en aide c'est cette connaissance que l'énonciation peut être énoncée dans un type de discours. Et c'est cette énonciation énoncée que nous pouvons décrire sous forme de modèle et qui donne des modèles de prévisibilité pour étudier les langages de connotation qui dans les signes sont erratiques. Ce que j'ai voulu distinguer pour que cela ne reste pas dans la confusion c'est un problème à niveau de la vérité, qui constitue le référent interne du discours, puisque nous n'avons pas de référent externe, le contrat entre le destinataire-narrateur et le destinataire-lecteur institue un référent interne selon le degré de crédibilité du texte. Cela est une chose. Et puis il y a autre chose, c'est le problème de la compétence qui relève également de l'énonciation. On peut faire l'histoire des idées. Chomski s'est inspiré de Descartes et l'époque de Descartes et ce qui suit est dominée par la psychologie des grands moralistes français de XVII^e, XVIII^e siècle, vous y trouverez toujours une analyse de toutes les facultés. Qu'est-ce que la faculté? C'est justement ce que Chomski a traduit par compétence. Il y a aurait une filiation philosophique et on devrait expliquer comment on est arrivé à cette idée de compétence. On pourrait comparer la compétence au concept de langue chez Saussure. La langue au sens saussurien, le langage si vous voulez, serait la compétence, mais collective et non pas individuelle, tandis que chez Chomski, le sujet parlant est considéré comme individu pour nous, dans notre traduction, c'est la langue qui parle en nous, ce n'est pas nous qui parlons la langue. Il y a une sorte d'intériorité collective de l'esprit humain qui précède le sujet parlant. Peu importe. Ce que je veux dire c'est que de ce point de vue on voit que les problèmes de la compétence sont également à verser dans le texte et qu'on peut retrouver ces compétences dans les textes, analyser cette compétence en différentes facultés et voir comment

les textes, l'imaginaire humain, simulent ces compétences, quite à renvoyer de nouveau, comme avec les problèmes de psycho-sociologie, à renvoyer la compétence au niveau de non énoncé. Je crois qu'il n'y a pas trente six façons de faire ceci. C'est pour dire que moi, je crois dans la linguistique discursive et dans le discours narratif comme révélateur, comme un champ d'expérience privilégié pour parler de la linguistique, de ce qui est implicite dans le discours, de ce qui est implicite dans le langage. C'est qu'on n'a pas à poser axiomatiquement seulement certains concepts comme compétence et performance, mais qu'on peut les toucher du doigt en quelque sorte et utiliser donc cette démarche à la fois déductive et inductive. La dessus on aura donc à parler beaucoup encore des compétences des sujets qui sont simulés dans la narration. Ce que je voulais dire finalement à propos de cette énonciation c'est que, je l'ai dit déjà, on peut considérer le sujet de l'énonciation comme un sujet psychologique, on peut considérer le sujet de l'énonciation comme un sujet collectif. Ici les choses se compliquent. Quand on parle par exemple du folklore, de la littérature orale, qui est le sujet, qui est le narrateur qui parle? Il y avait une discussion épique, il y a une cinquantaine d'année, sur la *Volksgesit*, sur l'esprit du peuple. Ce folklorisme allemand ensuite a été récupéré par la théorie nationale-socialiste et devenu inutilisable pendant quelque temps. Il y a le problème: la littérature orale, est-elle de création individuelle ou collective? Ou bien il y a le problème du discours scientifique pour lequel on postule a la limite un sujet quelconque. Roland Barthes autrefois rêvait d'une écriture blanche, c'est-à-dire une écriture qui n'aurait pas de sujet, pas d'énonciation, où les mots colleraient aux choses, où les mots diraient directement les choses. On pourrait à partir de ces quatre types, déjà constituer un carré et le faire marcher. Peu importe, ce que je veux dire c'est qu'il y a cette problématique de l'énonciation. Elle est intéressante dans les limites que j'ai lui prescrites, c'est-à-dire, à condition que ce soit une problématique située dans le texte, extrapolée (présumée logiquement à partir du texte) suivant les présumés logiques à partir du texte. Car autrement, il y a la voie dangereuse vers laquelle on s'aventure et c'est la récupération de toute la sémiotique par l'idéologie. Qu'est-ce qui se passe finalement? Vous connaissez un des grands philosophes de notre siècle, qui a donné naissance peut-être à une philosophie des sciences actuelles, je parle de Husserl. Quelle était la préoccupation fondamentale de Husserl? Le problème pour lui consistait à savoir comment mettre entre parenthèses le sujet de l'énonciation. Condition pour lui de la possibilité de la science. En tant que philosophe d'inspiration kantienne, évidemment le sujet psychologique n'avait pas de conséquence, mais le sujet transcendantal, le sujet collectif. C'est là la vraie problématique, c'est-à-dire, si notre connaissance du monde relève toujours d'un sujet connaissant, qu'est-ce que nous pouvons

dire de sûr et certain sur le monde, dans quelles conditions la science est-elle possible? C'est la science du sujet seulement et non pas la science de l'objet. Voilà, au début de ce siècle, vers les années trente, comment le problème se posait. Ce qu'on appelle la réduction phénoménologique, c'est l'opération qui nous a permis de respirer, de poser la possibilité, de poser le monde comme objet, le monde des phénomènes inconnaissables. La théorie des sèmes des relations se pose sur des implications philosophiques de ce genre là. Maintenant ce qui se fait c'est l'ouverture de cette parenthèse et l'introduction donc du sujet. Tant qu'il reste sujet logique présumé, ça va, mais dès qu'on passe vers le sujet psychologique, le sujet ontologique, le sujet transcendantal, alors vous ouvrez les robinets de quelque chose qui vous dépassera. La sémiotique sera alors détruite. Des ouvrages de ce genre là sont apparus sur le marché où sont considérés comme les garde-fous, les garde-barrières les conditions de l'intelligibilité du monde. Quand vous trouverez des articles sur le sujet de l'énonciation et qui consistent à dire que le véritable sujet de l'énonciation c'est le pénis, alors évidemment on sait où l'on va. Donc le sujet cesse d'être en quelque sorte l'esprit humain pour devenir la matière, un sujet physiologique. C'est-ce que j'ai voulu dire. Donc il y a des limites à ne pas dépasser dans ce sens. Pourquoi? Parce que on peut le dépasser, mais il faut évaluer le pris qu'on va payer si on passe. C'est-à-dire que tout est possible chez des gens qui passent de l'un à l'autre mais il faut que l'homme soit lucide de ce qu'il fait et qu'on ne glisse pas imperceptiblement, que la vie soit un projet volontaire et non pas des circonstances ou des glissements dont on n'a pas à apprécier le poids. Vous voyez ce que je veux dire: prenez, assumez telle direction ou telle autre, mais non pas par glissement, par ignorance, par manque de lucidité. C'est là le véritable problème pour la sémiotique. Donc le dernier mot c'était cela, mais je l'ai dit avant: Hors du texte, point de salut. Tout le texte, rien que le texte et rien hors du texte.